

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....\$13.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER.....\$15.15 \$7.35 \$3.75 \$1.20
Les abonnements se soldent invariablement d'avance.



PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.
Un An 6 Mois 4 Mois 3 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....\$1.00 \$1.50 \$1.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER.....\$1.00 \$1.50 \$1.00 \$1.00
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 10 JUILLET 1912

85ème Année

L'Échec de M. Roosevelt.

Sous ce titre "Un Diplomate" analyse comme suit les résultats de la récente Convention Républicaine de Chicago :

Le succès de M. Roosevelt, au cours des dernières semaines, avait paru probable à beaucoup. Il y avait, en sa faveur, dans un grand nombre d'États, un "rush" formidable. C'est que peu de gens s'entendent comme lui à mener une campagne électorale. Il a la vigueur physique, la vigueur morale, des muscles d'acier, des nerfs de bronze. Avant d'ouvrir la bouche, il mord déjà sur l'auditoire. Surtout, il aime la lutte. Il aime pour elle-même, fût-ce sans victoire. Rappelez-vous ce qu'il disait à la Sorbonne, il y a deux ans : "Le crédit appartient à l'homme qui est descendu de sa personne dans l'arène, dont le visage est sali de poussière, de sueur et de sang, qui lutte vaillamment, qui fait erreur, qui échoue et échoue encore, parce qu'il n'est pas d'effort sans accompagnement d'erreur ou de faute, mais qui s'évertue en conscience à faire ce qu'il faut, qui connaît les grands enthousiasmes, les grands dévouements, qui s'use pour une noble cause... Heureux cet homme s'il réussit ! Moins heureux, mais heureux encore, s'il échoue, parce que du moins il se sera noblement aventuré de tout son cœur avec toute sa force."

Ainsi M. Roosevelt a des destinées individuelles, la même conception que des destinées nationales : se battre et se battre encore. Le mépris du "type flasque", l'horreur du "petit marchand dans sa boutique étroite", ce sont des qualités politiques en même temps que des vertus morales. Nul ne peut les refuser au vaincu de samedi. Il avait une autre carte en sa manche, sur laquelle force est d'ailleurs de formuler des réserves : le caractère démagogique de ses discours et de son programme. Pour gagner le peuple à sa cause, M. Roosevelt a prononcé certaines paroles, qu'il regretterait peut-être s'il tenait de nouveau le pouvoir en mains. Répéter chaque jour aux ouvriers qu'ils n'ont pas assez de bien-être, qu'ils travaillent trop, que la semaine de cinq jours doit suffire à leur assurer un large salaire, c'est peut-être un moyen de gagner des voix ; ce n'est pas un système de gouvernement. Quoi qu'il en soit, cette sur-enchère avait valu au "colonel" des suffrages enthousiastes. Joignez-y qu'en ouvrant aux travailleurs ces horizons dorés, il dénonçait les possédants comme des voleurs. Hier encore, songeant à constituer un parti nouveau, il lui donnait comme devise ces simples mots : "Tu ne voleras point." M. Roosevelt a toujours professé le respect de la probité. Il a toujours été l'adversaire des "deux morales". Il écrivait, en 1900, dans sa revue "Outlook" : "L'honnêteté absolue est une fondamentale de la vie politique. Nous pouvons nous permettre de différer sur tout, mais non sur la question d'honnêteté". C'est fort bien et de telles idées ne peuvent qu'être approuvées. N'empêche que depuis trois mois, M. Roosevelt abuse du droit qu'on a de traiter ses adversaires de voleurs. Qu'il leur reproche de lui avoir volé des voix, passe encore ; car la cuis-

ne des validations est souvent mal odorante. Qu'il affirme qu'on ne peut voter pour M. Taft sans être un prévaricateur et un escroc, c'est excessif. Mais il ne déplaît pas aux masses laborieuses d'entendre développer le mot de Proudhon : "La propriété c'est le vol". Et M. Roosevelt a dû des partisans au large usage qu'il a fait de la polémique diffamatoire.

Il avait enfin et c'est une grande force aux Etats-Unis plus qu'ailleurs - sa cote personnelle. Jamais homme n'a bénéficié d'une égale popularité. Cette popularité ne vient pas seulement des services incontestables qu'il a rendus. Elle est, comme tous les phénomènes moraux, partiellement inexplicable. Son rôle militaire, son rôle gouvernemental, ses sermons de moraliste, ses qualités sportives, son lognon et sa mâchoire, tout cela se confond pour faire de lui la physionomie la plus représentative des Etats-Unis. Allez dans les prisons : vous trouverez son portrait dans chaque cellule. Allez chez les pasteurs : ils vous diront que M. Roosevelt est le champion de la morale. On s'amuse de lui. On est vain de lui. On le trouve inattendu, déconcertant, brutal, séduisant. Ses idées sont simples et accessibles à tous. Ce peuple étrange et formidable, sans cesse renouvelé par l'immigration, se mire dans la diversité du personnage. Roosevelt est par définition l'homme des plébiscites. Il est vaincu cependant. Pourquoi ?

Son rival, plus modeste et plus effacé, n'était pas de taille à triompher seul. Il a dû sa première présidence à la désignation de son adversaire d'aujourd'hui. Il doit sa victoire de samedi à sa déférence pour les organisations existantes. Il est l'élu de ces organisations, comme M. Roosevelt le fut autrefois : C'est la première raison de sa victoire.

On a dit que M. Taft avait un état-major sans soldats et M. Roosevelt des soldats sans état-major : c'est, dans une forme trop ramassée pour être complètement exacte, l'expression de la vérité. M. Roosevelt, par une gageure sans précédent, a voulu, dans le pays du monde où l'activité politique est le plus puissamment encadrée, briser les cadres et, seul, aller de l'avant. M. Taft, au contraire, n'a pas joué la difficulté. Ses comités l'ont couvé. Il a réussi par eux. A la Convention de Chicago, ses partisans ont fait moins de bruit que ceux de M. Roosevelt, non par une plus grande discrétion naturelle, mais parce qu'ils avaient en mains des armes dont ils connaissaient l'efficacité silencieuse. Ils savaient qu'ils seraient les maîtres et de la présidence provisoire et de la présidence définitive et de la commission de vérification des pouvoirs. Ils savaient que, depuis plus d'un siècle, la discipline a fait la force de leur parti. Ils savaient que, si le charme personnel agit parfois sur les assemblées, la méthode est plus agissante encore. Ils étaient traditionalistes et attendaient paisiblement la démonstration nouvelle d'une vérité d'expérience. Tandis que M. Roosevelt, par son fil direct, dirigeait, invisible et présent, ses partisans, M. Taft s'était abstenu de venir à Chicago. Le "gros Bill" ne nourrissait point d'illusions sur son propre magnétisme. Mais il comptait sur la qualité de sa mobilisation. L'événement prouve qu'il ne se trompait point.

Il était soutenu d'ailleurs par les haines que M. Roosevelt a provoquées. Est-il besoin de rappeler le déchaînement du monde des affaires depuis la crise fameuse de 1907 ? Les

milieux financiers n'ont point pardonné à l'homme qui, jadis leur candidat, a émeuté contre eux la vindicte populaire. Ils l'ont traité d'alcoolique, de morphinomane et de fou. Il se sont juré que jamais plus ils ne le laisseraient accéder au pouvoir. Ils lui reprochent d'avoir voulu "tuer le pays". Ils lui reprochent d'avoir trahi leurs espoirs et vidé leurs portefeuilles.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'histoire de cette crise financière. M. Roosevelt, de l'aveu des plus impartiaux, n'a pas déchaîné la crise. Cette crise a été la conséquence de l'essor sans précédent de l'activité industrielle et financière des Etats-Unis coïncidant avec une grande destruction de capital, guerre du Transvaal, guerre russo-japonaise, désastre de San-Francisco, etc. Mais la virulence des attaques présidentielles a aggravé la panique. Dès ce moment, M. Roosevelt avait une fâcheuse tendance à la généralisation. Ceux qu'il dénonçait comme des voleurs ont résolu de lui voler ses voix et ils y ont réussi. Nul doute qu'un énorme effort pécuniaire n'ait soutenu M. Taft - M. Taft qui, en 1908, proclamait qu'il avait, à l'égard des trusts et des affaires, les mêmes idées que son prédécesseur. Les rooseveltistes, eux aussi, ont dépensé beaucoup d'argent dans la dernière campagne. Mais M. Taft a dû connaître d'insupportables contradictions.

Nul doute enfin que sa personne et ses idées ne lui aient valu des suffrages. Sa personne répond à la définition courante du bourgeois moyen. Il est obèse et lourd, avec une chair blanche de buveur de bière. En outre, il est juge et les Américains ont hérité de leurs premiers ancêtres le respect religieux de la judicature. Tout ce qu'ils éprouvent d'attachement pour la forme de leur Constitution se retrouve dans la vénération dont ils entourent les magistrats, gardiens de cette Constitution. Un "judge", cet est pour eux un personnage de marque. La cour suprême tient à Washington le haut du pavé. Il en est de même, du petit au grand, dans toute la société provinciale. M. Taft doit donc à sa carrière passée un prestige d'une sorte bien différente de celui de son concurrent, mais un prestige réel et très sensible aux classes moyennes.

Ce prestige n'a pu qu'être augmenté par le caractère démagogique de plus récents discours de M. Roosevelt. Ces discours, il y a un demi-siècle, auraient choqué et irrité l'immense majorité du pays. L'afflux des immigrants pauvres a préparé un auditoire à cette éloquence. Mais il reste des millions de petits négociants, d'employés modestes, de fonctionnaires paisibles, qui se demandent où on les mène, en exaltant le "droit à la vie" d'un prolétariat exigeant, de ces "nouveaux privilégiés" dont parlait un jour, dans une conférence applaudie, le professeur Barrett Wendell. Par sa dernière campagne, M. Roosevelt, peut-être inconsciemment, a donné un coup de barre à gauche. Par la position qu'il a prise, il eût été plus normale-ment le candidat des démocrates que celui des républicains.

Et voici la dernière question : si M. Roosevelt, comme on lui en prête l'intention, réussit à constituer un tiers parti et à couper en deux le parti républicain, quelles peuvent être, non seulement à l'égard de l'élection prochaine, mais pour l'ensemble de la politique américaine, les conséquences de ce fait nouveau ? Les Etats-Unis, depuis leur constitution, ont vécu sur la division du corps électoral en deux grands partis dont la nature des choses traçait les limites. Il était inévitable que, dans cet Etat fédéral, les uns se précipassent surtout de sauvegarder les droits des collectivités

associées, les autres de fortifier le pouvoir central : ainsi s'opposèrent l'un à l'autre les démocrates et les républicains. Voilà bien des années déjà qu'entre ces deux partis les différences se sont estompées. Soit en matière de tarif, soit en matière de politique étrangère, soit même en matière fiscale, démocrates et républicains se sont peu à peu rapprochés et ce n'est que par souci de la tradition et par goût de la discipline que l'on a continué, dans toutes les élections présidentielles ou autres, à opposer le candidat républicain au candidat démocrate.

Moins respectueux des coutumes établies, M. Roosevelt vient de porter à ce majestueux dualisme le coup le plus sensible qui lui eût jamais été infligé. Son tiers parti, s'il prend corps, modifiera radicalement les conditions de la lutte politique. L'ordre extérieur, jalousement sauvegardé, fera place à l'émiettement. La vie de l'Union et la vie des Etats particuliers se poursuivra sur une base nouvelle. Faut-il voir dans cet incident la manifestation de la loi générale qui renouvelle constamment les idées et les choses ? L'Espagne, la première, a connu la dispersion des deux groupements symétriques qu'elle avait donnés comme pôle à son activité parlementaire : elle a encore aujourd'hui un parti libéral et un parti conservateur. Mais ce ne sont là que des mots. L'Angleterre, mère du système, n'a pas pu le conserver intact : l'unionisme a été le premier schisme, que d'autres bientôt ont suivi. Ne parlons pas de la France, constamment incapable, depuis quarante ans, de définir un équilibre durable entre une droite et une gauche fortement constituées. M. Roosevelt n'est peut-être que l'instrument du destin, le briseur de cadres surgissant à son heure sur les ruines des vieux usages.

Quoi qu'il en soit, son intervention vigoureuse jette un trouble profond dans les rangs des partis. Aux républicains il emprunte leur titre, aux démocrates leur programme. Il oblige les premiers à se rapprocher de lui, des seconds, à s'éloigner de lui. A-t-il rêvé de renouveler l'aventure d'Horace Greeley qui, républicain d'origine, fut adopté par les démocrates comme leur candidat ? Cherche-t-il seulement à masquer son échec et à couvrir sa retraite ? De même qu'il a été impuissant à détruire l'organisation républicaine des "bosses" et des comités, sera-t-il incapable de modifier le classement séculaire ? "Tu ne voleras point", est un conseil excellent de morale individuelle. Est-ce un plan politique ? L'honnêteté est une manière d'être : ce n'est pas une opinion. M. Roosevelt est peut-être imprudent en affirmant que l'honnêteté n'appartient qu'à lui. Il provoquera les protestations de ceux qui entendent le combatteur sans, pour cela, s'avouer voleurs. On ne peut pas engager sur une question de validation une action gouvernementale à long terme. Qu'est-ce à dire, sinon que M. Roosevelt a toute la force qui vient du prestige personnel ; mais qu'il subit aussi les inconvénients qui s'y attachent ? Il lui faut être plébiscité ou ne pas être. C'est l'écueil de sa situation.

Rien n'est plus malaisé à fixer qu'une opinion publique mouvante et nerveuse. La difficulté est décuplée, quand il s'agit de l'opinion américaine, total d'obscures tendances où s'agit le sang des races par centaines et par milliers. C'était dans notre pays un axiome, admis par tous, que la Constitution américaine, par le pouvoir qu'elle donne à l'exécutif, prouvait la possibilité de concilier le principe de libre discussion. Va-t-il falloir changer d'avis ? Les Etats-Unis connaîtront-ils, eux aussi, les dangers de la démagogie déchaînée ? Verront-ils disparaître

les garanties d'ordre dont on leur faisait tant d'honneur ? On en peut douter, puisque, dans les conditions où elle se produit, la défaite de M. Roosevelt apparaît comme la victoire de traditions, mêmes discutables, sur des innovations, d'ailleurs contestables. Il n'en reste pas moins que la grande démocratie anglo-saxonne vient de passer par une secousse qui a fait grincer tous ses joints et que, dans cette secousse, les idées ont tenu très peu de place. Nous venons d'assister à une lutte féroce entre un homme et des usages. Les usages l'ont emporté. Mais quel programme s'en dégage ? Quelle doctrine en ressort ? Il est malaisé de le discernier et seule l'anarchie morale peut revendiquer la victoire : c'est à elle qu'elle appartient.

UN DIPLOMATE.

DEPECHEES

Télégraphiques

Les Jeux Olympiques.

Stockholm, 9 juillet.—Les jeux olympiques de Stockholm ont lieu dans le stade permanent élevé en 1910 et 1911, d'après les plans et desains de l'architecte Torben Grut. Les frais de la construction atteignent le chiffre de 1,190,000 francs. Le stade est bâti en briques suédoises et en granit. Son plan rappelle l'amphithéâtre type, présentant la forme d'un fer à cheval dont les deux branches sont adossées au nord contre la pente d'un monticule sur lequel il s'appuie par ses deux beffrois ; il est couronné d'une galerie qui complète l'encadrement et réunit entre eux les bâtiments de flanc. Sous l'amphithéâtre, le long du corridor, se trouvent le foyer royal, les vestiaires, les salles de douches et les cabinets de toilette pour les athlètes, les cuisines, les arcades-promenoirs, etc. C'est seulement du promenoir extérieur, et par douze escaliers débouchant au centre de leur secteur respectif, qu'on parvient aux places assises de l'amphithéâtre. L'accès sur les pistes intérieures a lieu par quatre portes voûtées. L'arène contient un terrain de football, des aires battues pour le saut et le lancement, et tout autour, une piste de 383 mètres de circuit. La construction est exécutée dans le style architectural des deux premiers siècles du moyen âge, style dont elle synthétise le développement continu. Autour de la partie sud court une galerie extérieure ouverte donnant sur le

parc. Les contreforts de cette galerie sont couronnés de blocs de granit prévus pour porter des motifs sculptés dont l'ensemble constitue un cycle de 30 figures en pied. Les huit entrées latérales sont flanquées, deux à deux, de blocs du même genre. Le beffroi Est porte un cadran en fer forgé noir et deux motifs en granit représentant le premier couple de la mythologie scandinave : Ask et Embla. Au milieu de l'arcade Nord sont hissés les drapeaux indiquant la nation à laquelle les prix ont été attribués. Les concours sont annoncés et les vainqueurs proclamés au moyen de signaux acoustiques et de mégaphones. Les colonnes qui supportent le toit de l'amphithéâtre sont en bois de pin et ornées de couronnes et de guirlandes. En bordure du toit s'inclinent sur l'arène des mâts de pavillon arborant les couleurs des différentes nations. Toutes les tours flanquant les entrées sont pourvues de drapeaux autochtones et en outre de pavillons portant des marques conventionnelles et les lettres d'ordre des séries de billets. Suivant la liste officielle des jeux publiée aujourd'hui les athlètes américains sont de 5 points en avant de tous leurs autres concurrents dans les tournois, qui ont eu lieu jusqu'ici. Voici cette liste : Etats Unis 59, Suède 54, Grande Bretagne 36, France 17, Afrique du Sud 11, Allemagne 11, Danemark 10, Finlande 8, Norvège 7, Italie 5, Hongrie 4, Russie 3, Autriche 3, Grèce 3, Hollande 1, Australie 1.

La décision rendue lundi par le jury des Jeux Olympiques, disqualifiant l'équipe américaine de relai dans la course de 400 mètres, a causé un vif mécontentement. Les entraîneurs de l'équipe américaine et de nombreux spectateurs déclarent que les coureurs suédois et anglais ont commis les mêmes fautes dans cette course. Les entraîneurs anglais se plaignent beaucoup du manque de discipline dans leur équipe. Ils déclarent que quelques-uns de leurs hommes n'ont pu résister

Le martyrologe de l'aviation.

Châlons-sur-Marne, France, 9 juillet.—L'aviateur français René Bedel qui récemment avait gagné la Coupe de Pomery, a fait une chute ce matin sur le champ de manœuvres de Mourmelon-le-Grand, en présence de plusieurs milliers de soldats qui faisaient l'exercice, et a été tué sur le coup. Bedel était parti de bonne heure ce matin de Villacoublay, près Paris, et après un raid sans incident se préparait à atterrir sur l'aérodrome de Mourmelon, lorsqu'une des ailes de son monoplan accrocha des fils de télégraphe qu'il n'avait probalement pas vu dans le brouillard. Quoique léger le choc suffit à capoter l'aéroplane qui s'éffondra sur le sol, écrasant sous son moteur l'infortuné aviateur.

La terre tremble en Alaska.

Cordova, Alaska, 9 juillet.—Les violentes secousses sismiques qui ont été ressenties ici samedi et dimanche font redouter une nouvelle éruption du Mont Katmai. Les communications radiotélégraphiques avec l'île de Kodiak sont interrompues depuis le tremblement de terre.

Honneurs rendus à la mémoire d'une femme renommée.

Denver, 9 juillet.—Le corps de Mme Sarah Platt Decker, cubiste et chef de suffragettes notables, qui est morte dimanche à San Francisco, sera exposé à l'Hôtel de Ville d'ici sa fille, Mlle Harriett Platt, se rend à la requête du gouverneur Shafroth. Les drapeaux sont à mi-mât sur tous les édifices de la ville et de l'Etat à Denver, et resteraont ainsi jusqu'après les funérailles, qui auront probablement lieu vendredi.

L'ANCIEN SEAU DE CHENE
rempli d'eau froide, claire, pure — comme on n'en voit plus de nos jours. Faites revivre le passé avec un verre de Coca-Cola.

Il nous fait songer à tout ce qui est pur et sain et délicieux. Limpide, pétillant et du goût le plus agréable — c'est votre fontaine de soda de vieux seau de chêne.

LA COCA-COLA CO.

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

123 piéds rue N. Remparts—150 piéds rue Iberville.

"LE GRAND MAGASIN"

Nous sommes actuellement en plein été ; nous venons de recevoir un grand assortiment des plus beaux meubles qui soient jamais venus sur ce marché et devons en disposer sans égard aux difficultés de temps et pour y arriver nous avons coté notre marchandise au plus bas prix possible — presque au prix de fabrication. Empressez-vous de visiter nos magasins et de profiter de ces bas prix sans précédent. C'EST LE MOMENT.

Nous garantissons la qualité, et nos prix sont au-dessous de n'importe quelle maison d'ameublement de cette ville. Visitez nos magasins et soyez convaincu.

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,
LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHÉ EN VILLE.
Au Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone 5210 5211
123 RUE N. REMPARTS. LE GRAND MAGASIN. PAS DE SECOURS